

Marche pour l'Europe, 9 mai 2023

Propositions pour trois étapes le long de la marche

C'est au Conseil de l'Europe que tout a commencé. Réflexion sur le chemin qui mène au Temple Neuf.

1. Conseil de l'Europe

Chers amis marcheurs, nous faisons une première halte au Conseil de l'Europe, deux autres suivront, devant Saint-Paul puis place de la République, pour nous donner le temps de la réflexion, à l'aide de textes choisis, sur trois moments, ou défis, de la construction européenne.

Le premier moment, celui de la recherche de l'unité du continent autour des valeurs communes à des peuples, est celui du, en 1949, d'une idée des fédéralistes européens. Mais rapidement, dès 1950, l'urgence de la paix à préserver sur le continent pousse Schuman à proposer autre chose que la simple coopération entre les Etats. Quelques extraits de sa déclaration du 9 mai 1950 :

(Lecteur 1) : « La paix mondiale ne saurait être sauvegardée sans des efforts créateurs à la mesure des dangers qui la menacent.

La contribution qu'une Europe organisée et vivante peut apporter à la civilisation est indispensable au maintien des relations pacifiques.

L'Europe ne se fera pas d'un coup, ni dans une construction d'ensemble : elle se fera par des réalisations concrètes créant d'abord une solidarité de fait.

Ainsi sera réalisée simplement et rapidement la fusion d'intérêts indispensable à l'établissement d'une communauté économique, et introduit le germe d'une communauté plus large et plus profonde entre des pays longtemps opposés par des divisions sanglantes ».

Quelques années plus tard, en 1957, désireux de franchir une nouvelle étape décisive sur la voie du rapprochement de leurs peuples, c'est intégration économique que choisissent les gouvernants européens. Mais ils sont conscients que cette intégration est le véhicule d'un rapprochement durable de leurs peuples, sous le signe de la fraternité et de la paix.

Revivons ces moments dans les paroles du pape François, le 24 mars 2017, à Rome.

(Lecteur 2) : « Les Pères fondateurs et les Responsables étaient bien conscients que, apposant leur signature sur les deux Traités, ils donnaient vie à cette réalité politique, économique, culturelle, mais surtout humaine, que nous appelons aujourd’hui l’Union Européenne. D’autre part, comme le disait le Ministre des Affaires Etrangères belge Spaak, il s’agissait, « c’est vrai, du bien-être matériel de nos peuples, de l’expansion de nos économies, du progrès social, de possibilités industrielles et commerciales totalement nouvelles, mais avant tout d’une conception de la vie à la mesure de l’homme fraternel et juste».

Après les années sombres et cruelles de la Seconde Guerre Mondiale, les Responsables de l’époque ont eu foi en la possibilité d’un avenir meilleur, ils « n’ont pas manqué d’audace et n’ont pas agi trop tard. Le souvenir de leurs malheurs et peut-être aussi de leurs fautes semble les avoir inspirés, leur a donné le courage nécessaire pour oublier les vieilles querelles, [...] penser et agir de manière vraiment nouvelle et pour réaliser la plus grande transformation [...] de l’Europe ».

Les Pères fondateurs nous rappellent que l’Europe n’est pas un ensemble de règles à observer, elle n’est pas un recueil de protocoles et de procédures à suivre. Elle est une vie, une manière de concevoir l’homme à partir de sa dignité transcendante et inaliénable, et non pas seulement comme un ensemble de droits à défendre, ou de prétentions à revendiquer. A l’origine de l’idée d’Europe il y a « la figure et la responsabilité de la personne humaine avec son ferment de fraternité évangélique, [...] avec sa volonté de vérité et de justice aiguisée par une expérience millénaire ».

S’il fut clair dès le début que le cœur palpitant du projet politique européen ne pouvait qu’être l’homme, le risque que les Traités restent lettre morte fut aussi évident. Ceux-ci devaient être remplis d’esprit vital. Et le premier élément de la vitalité européenne est la solidarité. « La Communauté économique européenne – a affirmé le Premier Ministre luxembourgeois Bech – ne vivra et ne réussira que si, tout au long de son existence, elle reste fidèle à l’esprit de solidarité européenne qui l’a fait naître et si la volonté commune de l’Europe en gestation est plus puissante que les volontés nationales ». Cet esprit est d’autant plus nécessaire aujourd’hui devant les poussées centrifuges comme aussi devant la tentation de réduire les idéaux fondateurs de l’Union aux nécessités productives, économiques et financières.

Quelle pensée pouvons-nous adresser aux pères fondateurs, soixante-quinze ans après le début de l'aventure européenne, et alors que l'urgence d'un nouveau départ est de plus en plus ressentie ? Écoutons le philosophe Olivier Abel.

(Lecteur 3) : « D'où repartir ? Il me semble que le véritable point de départ de tout recommencement est la gratitude, la reconnaissance. Il faudrait rouvrir dans la conscience des Européens la gratitude envers tout ce que nous avons reçu de nos prédécesseurs, envers une histoire enchevêtrée de tant d'apports, et envers les conditions géographiques de ce bout de continent ciselé de mers. Cet héritage c'est notre bien commun, et ce sont donc des charges et des responsabilités communes. Ce sont des promesses encore non tenues que nous pouvons partager, mais donc aussi des menaces communes que nous devons affronter ensemble.

« Ce sentiment de gratitude est un excellent détecteur de tout ce à quoi l'on tient, de tout ce que l'on ne veut pas lâcher, et même de tout ce sur quoi l'on ne peut pas tricher.

« Par quels rivages, par quelles formes de villes et d'habitats, par quelles manières d'être et d'être ensemble, par quelles saveurs culinaires partagées, par quels paysages, par quels enchevêtrements de mémoires tenons-nous à l'Europe ? Car c'est par là que l'Europe se définit et se maintient.

« Et cette gratitude détermine une responsabilité : car on peut critiquer le projet de la modernité européenne, mais cette manière, si fréquente, si générale même, de quitter le bateau en jetant la responsabilité sur les autres, sur telle ou telle origine de tout ce qui ne va pas, me semble historiquement simplificatrice et politiquement irresponsable, grosse de tous les périls.

« Ne faut-il pas au contraire se déplacer ensemble pour prendre en charge tant les responsabilités des malheurs passés que les risques des malheurs futurs ? Mais également pour discerner les promesses de bonheur intenable, dont nous devons savoir nous défaire, des promesses non tenues et enfouies dans le passé comme des bifurcations potentielles, valables et jamais advenues ?

« Il faudrait partir de cette gratitude, de ces responsabilités partagées, mais en même temps de la découverte par l'Europe de son propre désir d'exister. Il serait triste que l'Europe ne se réveille et ne fasse bloc que parce qu'un jour peut être proche, elle aura été trop gravement agressée et se découvrira haïe ou haineuse. »

2. Saint-Paul

Notre deuxième étape, l'église Saint-Paul, nous inspire une réflexion sur le sort de tant de nos frères et sœurs qui, comme lui désirent atteindre la Rome d'alors, l'Europe d'aujourd'hui, et échouent sur les rivages d'une terre inconnue. Écoutons le récit tiré des Actes des Apôtres.

(Lecteur 4) : « Une fois sauvés, nous apprîmes alors que l'île s'appelait Malte.

« Les barbares nous témoignèrent une humanité peu commune ; car, ayant allumé un grand feu, ils nous recueillirent tous à cause de la pluie qu'il faisait et du froid.

« Or il y avait, dans le voisinage, une campagne qui appartenait au Premier de l'île, nommé Publius ; celui-ci nous reçut et nous donna pendant trois jours l'hospitalité la plus amicale.

« Il se trouva que le père de Publius était au lit, malade de la fièvre et de la dysenterie. Paul alla le visiter, et, après avoir prié, il lui imposa les mains et le guérit.

« Sur quoi, les autres malades de l'île venaient aussi, et ils étaient guéris.

« On nous rendit de grands honneurs et, à notre départ, on nous pourvut de ce dont nous avons besoin.

« Après (un séjour de) trois mois, nous nous embarquâmes sur un vaisseau d'Alexandrie, à l'enseigne des Dioscures, qui avait passé l'hiver dans l'île.

« Ayant abordé à Syracuse, nous y restâmes trois jours.

« De là, en côtoyant, nous atteignîmes Reggio. Un jour après, le vent se mit à souffler du sud, et nous arrivâmes le second jour à Pouzzoles.

« Nous y trouvâmes des frères qui nous prièrent de passer sept jours avec eux; et c'est ainsi que nous vînmes à Rome. »

Cette hospitalité, l'Europe l'a promise à celles et ceux qui viendront à elle, car elle s'est voulue dès son origine terre d'accueil et lieu de fraternité. Or, elle a oublié sa promesse. Écoutons encore une fois la parole du pape François, récemment prononcée à Budapest.

(Lecteur 5) : « Dans ce moment historique, l'Europe est fondamentale. Parce que, grâce à son histoire, elle représente la mémoire de l'humanité et elle est donc appelée à jouer le rôle qui lui correspond : celui d'unir ceux qui sont loin, d'accueillir en son sein les peuples et de ne laisser personne être un ennemi pour toujours. Il est donc essentiel de retrouver l'âme européenne : l'enthousiasme et le rêve des pères fondateurs, des hommes d'État qui ont su regarder au-delà de leur époque, au-delà des frontières nationales et des besoins immédiats, en mettant en œuvre des diplomaties capables de recoudre l'unité et non d'élargir les déchirures.

Nous lisons des paroles très actuelles du roi St Etienne à son fils : « Je te recommande d'être bon non seulement envers ta famille et ta parenté, ou envers les puissants et les personnes aisées, ou envers ton voisin et tes habitants, mais aussi envers les étrangers ».

Il laissait à son fils d'extraordinaires paroles de fraternité, en disant que ceux qui viennent avec des langues et des coutumes différentes « ornent le pays ». Car, écrivait-il, « un pays qui n'a qu'une seule langue et une seule coutume est faible et décadent. C'est pourquoi je te recommande d'accueillir bien volontiers les étrangers et de les considérer avec honneur, afin qu'ils préfèrent rester chez toi plutôt qu'ailleurs » (Admonitions, VI).

C'est un sujet, celui de l'accueil, qui suscite beaucoup de débats à notre époque et qui est certainement complexe. Cependant, pour ceux qui sont chrétiens, l'attitude de base ne peut pas être différente de celle que saint Étienne a transmise, après l'avoir apprise de Jésus qui s'est identifié à l'étranger à accueillir (cf. Mt 25, 35). C'est en pensant au Christ présent en tant de frères et sœurs désespérés qui fuient les conflits, la pauvreté et le changement climatique, qu'il faut aborder le problème sans excuses ni retards. C'est un thème qui doit être abordé ensemble, communautairement, aussi parce que, dans le contexte où nous vivons, les conséquences affecteront tôt ou tard tout le monde. C'est pourquoi il est urgent, en tant qu'Europe, de travailler à des voies sûres et légales, à des mécanismes partagés face à un défi historique qui ne pourra être maîtrisé par le rejet, mais qui doit être accueilli pour préparer un avenir qui, s'il n'est pas ensemble, ne sera pas. »

Terminons cette halte sur l'appel que lança en 1953 Alcide De Gasperi, homme politique italien et père fondateur de l'Europe, qui résonne encore aujourd'hui entièrement actuel.

(Lecteur 6) : « Pour unir l'Europe, il faut peut-être davantage détruire que construire : mettre au rebut un monde de préjugés, un monde de lâchetés, un monde de rancunes. Que n'a-t-il pas fallu pour unir l'Italie là où chaque ville avait appris à détester la ville voisine durant les longs siècles du servage ? Il faudra faire de même pour parvenir à l'Europe : parlons, écrivons, insistons, ne laissons pas un moment de répit. Que l'Europe demeure le sujet de chaque jour. »

3. Place de la République

Notre troisième étape se situe place de la République, devant le monument aux morts. Regardons-le avec humilité : une mère soutient les corps de ses deux fils, morts l'un pour la France, l'autre pour l'Allemagne. Impossible de dire lequel des deux a fait quel choix. Dans la mort, aucune revendication de la patrie pour laquelle on a donné la vie. Seul monument qui ne porte pas d'inscription patriotique, sa gravité inouïe a retenu même la main de l'occupant nazi, qui n'a pas osé le déplacer dans les années sombres de l'occupation.

Sous nos yeux, comme sous les yeux de cette mère privée de ses enfants, la guerre qui sévit actuellement en Europe. Et pourtant l'Europe a été voulue pour éviter la guerre, pour nous protéger de celle-ci. Echec lamentable ou épreuve douloureuse sur le chemin de l'unité ?

Écoutons les remarques d'Enrico Letta, homme politique italien et européen de cœur.

(Lecteur 7) : « L'Europe nous protège. Parce que, dans un monde violent, nous avons le privilège et la chance de vivre dans un espace politique dont les valeurs fondatrices sont le dialogue, la paix et la force du droit, davantage que la loi du plus fort. L'Europe est irremplaçable. Même ceux qui la critiquent doivent reconnaître qu'elle est le seul refuge dans les moments les plus dramatiques. Mais l'Europe est une construction fragile.

« Défendre le modèle européen, c'est d'abord et avant tout faire comprendre qu'être une puissance de valeurs n'est pas l'ambition d'idéalistes ou de belles âmes. Nous ne devons cette défense qu'à nous-mêmes et à ceux qui continuent à regarder l'Europe avec espoir ; aux Ukrainiens qui résistent et se battent pour leur dignité et leur indépendance, mais aussi pour la liberté européenne. »

Comment croire en une Europe de la paix lorsque la guerre sévit à ses portes ? Une réflexion de Constantin Sigov, philosophe et penseur ukrainien peut nous y aider.

(Lecteur 8) : « Nous ne pouvons pas éluder la question de savoir au nom de quoi se sacrifient les meilleurs d'entre nous. Ceux que cette question concerne sont immédiatement reconnaissables. La réponse qui y est apportée va plus profond que les préférences politiques ou les différences d'âge et d'éducation. On reconnaît immédiatement celui qui porte en lui cette question et qui y répond de tout son être. Sont-ce là les visages de l'Europe future ?

Permettez-moi de conclure par un vœu. Il ne faut pas que les barbares qui attaquent Kyiv lèvent la main sur la cathédrale Sainte-Sophie, sur les mosaïques du XI siècle qui forment une composition unique issue d'Athènes, de Jérusalem et de la Nouvelle Rome. Dans les bras levés de l'Orante en prière, les maîtres constantinopolitains nous ont donné, il y a mille ans, un leitmotiv. Il sera indispensable à la future Europe, actuellement à un tournant tragique de son histoire.

Ce geste de Marie est celui de Moïse, qui levait les bras afin qu'Israël ne perde pas la bataille contre les Amalécites : Aaron et Hur l'aidaient à les tenir en l'air. Les bras fatiguent, on veut s'asseoir, mais il faut tenir car des choses fondamentales sont en train de se décider.

C'est un privilège historique que de pouvoir prendre part aujourd'hui à la création d'un monde nouveau et un peu plus humain ; c'est aussi pour les Européens une énorme responsabilité. Finalement c'est à nos sociétés que s'adresse cette question simple que posait ce sage que Martin Buber aimait tant et qui vivait il y a quelques siècles dans la ville de Ouman, en Ukraine : ' Si tu ne te prépares pas à être meilleur demain, à quoi te servira demain ? ' ».

Dans un dialogue imaginé par une citoyenne européenne nous trouvons peut-être une réponse

(Marie-Anne Jehl) : « Avril 2023, je les regarde : ils ont le même âge, 12 ans, ils sont à genoux sur le tapis et ils jouent aux Lego, ils construisent ensemble un univers coloré et fantasque. Ils parlent peu : Maxence est en vacances chez nous, ses grands-parents ; Bogdan est arrivé d'Ukraine il y a 10 mois, il est encore timide pour parler français. Mais ils jouent ensemble comme deux vieux copains. Tout à l'heure, avec mon téléphone, Maxence prendra une photo de leur chef d'œuvre pour l'envoyer à ses parents. Au même moment, Bogdan, sur le téléphone de sa maman, regardera combien de fois l'alerte a retenti dans la ville où est restée sa grand-mère...

« Alors je fais un rêve.

« Avril 2033 : Bogdan et Maxence se retrouvent pour boire un verre à la terrasse d'un café de Besançon, Soumy, Kyiv, Paris, Barcelone, Berlin ou Rome. Ils rient en se souvenant des Lego et du dessin animé qu'ils ont regardé ensuite ; ils font un selfie qu'ils envoient à leurs grands-mères. Depuis plusieurs années, l'Europe est en paix, l'Ukraine est devenue membre de l'Union et Erasmus continue à offrir à des milliers de jeunes des expériences fondatrices de leur citoyenneté européenne. Ces jeunes Européens, forts de leurs convictions et de leur enthousiasme, mettent leurs compétences au service de l'Europe et du monde. Ils, elles font reculer la menace d'une catastrophe climatique ; ils, elles œuvrent pour que jamais ne revienne le temps des alertes et des bombes ; ils, elles accueillent les exilés qui demandent protection à l'Europe.

« C'est pour que ce rêve devienne réalité que nous marchons ce soir, avec une espérance obstinée, en nous rappelant que notre Europe est née après la terrible seconde guerre mondiale, grâce à la ferveur et à la ténacité d'hommes et de femmes qui auraient pu désespérer de tout. Ils nous ont tracé la route, nous sommes forts de leur courage et de leur foi en l'avenir. »

En confiance reprenons le chemin.